

## Le nœud du monde

Par Pierre-Marie Pouget

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

Décembre 2004

### *Préambule*

Cette expression de *nœud du monde* a été forgée par Schopenhauer. Elle signifie les liens secrets entre le cerveau et l'esprit. La tradition philosophique parlait de l'union de l'âme et du corps. Dans un article de mai 2000, publié dans les Cahiers de l'Institut de la Méthode, nous présentons quelques moments-clés de la problématique de l'âme et du corps. Les lecteurs qui le désirent peuvent se reporter à ce texte disponible à l'Association F. Gonseth<sup>1</sup>. Les réflexions qui vont suivre s'attachent à une thèse très à la mode dans les sciences cognitives, pour l'analyser et en dévoiler l'aspect idéologique. Les dites sciences s'affairent autour des rapports entre les processus physico-chimiques du cerveau et les phénomènes psychiques allant de la perception aux concepts des sciences et de la philosophie. Mobilisant une gamme étendue de disciplines, elles parviennent à des résultats de grand intérêt sur les structures et le fonctionnement du cerveau. Mais des célébrités de ce milieu interdisciplinaire interprètent généralement ces résultats scientifiques en un sens si réductionniste qu'ils se retrouvent aisément dans la profession de foi d'un Dennett : « Nous savons aujourd'hui que chacune de nos idées, chacun de nos rêves, chacun de nos états d'esprit n'est rien d'autre qu'un événement qui se produit dans notre cerveau. Cette vue matérialiste est, désormais, communément acceptée »<sup>2</sup> Faut-il se laisser impressionner par la renommée de certains pontes ou se pencher sur la valeur des arguments ? Bien qu'un Prix Nobel, comme G.M. Edelman<sup>3</sup> défende cette conception, réductionniste des rapports entre le cerveau et l'esprit, il ne nous est pas interdit d'y regarder de plus près et de nous poser quelques questions.

### *Emergence du problème*

Servons-nous d'une citation du livre d'Edelman et Tononi, qui rapporte un propos pertinent, écrit en 1940 par le neurophysiologiste Charles Sherrington dans *Man on his Nature* :  
« Quand je tourne mon regard vers le ciel, je vois le dôme aplati du ciel et le disque brillant du soleil, ainsi que cent autres choses visibles au-dessous. Par quelles étapes arrive-t-on là ? Un rayon de lumière venu du soleil entre dans l'œil et se concentre sur la rétine. Cela donne lieu à un changement, lequel à son tour voyage jusqu'à la couche nerveuse située en haut du cerveau. Toute la chaîne de ces événements, du soleil au haut de mon cerveau, est physique. Chaque étape est une réaction électrique. Mais maintenant se produit un changement qui n'a plus rien à voir avec ce qui a conduit à lui et que nous ne pouvons pas du tout expliquer. Une scène visuelle se présente à l'esprit : je vois le dôme du ciel et le soleil, et cent autres choses visuelles dessous. En fait, je perçois un tableau du monde qui m'entoure. »

---

<sup>1</sup> Association F. Gonseth, Institut de la Méthode, Case postale, CH-2610 St-Imier.

<sup>2</sup> Propos recueillis par Christian Delacampagne, professeur de philosophie, parus dans la Recherche, septembre 1999.

<sup>3</sup> Cf. G.M. Edelman et G. Tononi, *Comment la matière devient conscience*, éd. Odile Jacob (2000), 316 p.

Par la partie avant de l'œil, contenant la cornée transparente, pénètre la lumière. Celle-ci est transmise à travers le cristallin sur la rétine où elle forme une image inversée de l'objet regardé. Sur le fond de l'œil, des réactions chimiques photosensibles excitent des cellules nerveuses. Par le canal du nerf optique, des impulsions électrochimiques sont transmises jusqu'au cerveau. L'on sait que l'activité visuelle induit une activité de certaines parties du cerveau. La physique, la chimie, la physiologie... de l'œil, du nerf optique, des zones du cerveau activées dans le processus visuel, sont de mieux en mieux connues. Plus généralement, les techniques de l'imagerie cérébrale permettent de visualiser les zones activées dans le cerveau lorsque le sujet voit, entend, lève le bras droit, multiplie 15x15, se frotte les mains... Nous pouvons observer le cerveau et multiplier indéfiniment ce genre d'expériences, nous ne rendrons pas compte de la perception que nous avons de cette montagne qui se trouve là devant nous. Le nœud du monde reste intact !

### *La thèse réductionniste*

De nos jours, une abondante littérature traite des rapports entre le cerveau et l'esprit. Les conceptions les plus répandues nient l'existence d'un sujet qui perçoit, se souvient, imagine, désire, raisonne, croit, etc. Elles affirment que ce n'est pas un *fantôme* dans la machine-cerveau qui est le sujet de ces activités, mais la machine elle-même, sous la forme, par exemple, d'un réseau de neurones. Il n'existe pas de moi, de subjectivité. Celle-ci et ses attributs sont des effets émergents du fonctionnement auto-organisé, en forme de réseau, de la machine-cerveau. Les processus d'où résultent la subjectivité et ses attributs sont sans subjectivité. Quelles que soient la puissance ou les limites de ces processus sans sujet intentionnel, ils sont tous le résultat de la sélection naturelle et de la sélection de groupes de neurones. Ces processus dont la pensée est le produit ont donné naissance à une remarquable propension à poser des questions sur la signification profonde des choses, des questions sur nos propres connaissances et sur la réalité du monde. Les sciences, l'épistémologie, la métaphysique, tout cela ne requiert aucun sujet intentionnel, aucun moi pensant. C'est le cerveau qui le produit comme c'est le pancréas qui produit l'insuline.

Selon l'explication traditionnelle de l'union de l'âme et du corps, l'on ne comprend pas comment cette chose immatérielle qu'est l'âme puisse répondre à des éclairs de lumière, à des poussées et à des bips pour faire bouger bras et jambes. Cette âme prétendue immatérielle peut être modifiée par des substances chimiques, arrêtée ou remise en marche par l'électricité, éteinte par manque d'oxygène. Au microscope, la structure du cerveau apparaît dans une prodigieuse complexité qui vaut bien la richesse de l'esprit.

Darwin écrivait, comme d'autres auteurs de son temps, que le cerveau *sécrète* l'esprit. Récemment, le philosophe John Searle affirmait que les propriétés physico-chimiques du tissu cérébral *produisent* l'esprit de même façon que le tissu mammaire produit le lait, et le tissu végétal, le sucre. Nous pouvons objecter que les mêmes types de membranes, de pores et de substances chimiques se retrouvent dans le tissu cérébral de tout le règne animal, aussi bien que dans les tumeurs et dans les cultures de tissu. Tous ces tissus nerveux ont les mêmes propriétés physico-chimiques, mais ne produisent pas une intelligence semblable à celle de l'homme. L'on admet, certes, qu'il existe dans le tissu du cerveau humain quelque chose qui est nécessaire à notre intelligence. Qu'est ce quelque chose dans l'organisation structurelle du tissu nerveux et qui est déterminant pour notre intelligence ?

### *Discussion de la thèse réductionniste*

Demandons-nous quelles facultés nous utilisons dans nos acquisitions de connaissances scientifiques en général. Un savant tel que Galilée (1564-1642) se présente à nos yeux comme

un exemple typique où les facultés utilisées se manifestent clairement. Dans son *Messenger des étoiles*, il décrit ses observations de la lune. Ce ne sont pas ses seules observations qui lui permettent de parler de la présence de vallées et de montagnes. Il y joint indissociablement la pensée. « Les apparences qui m'ont conduit à ces conclusions (présence de trous et de saillies) sont les suivantes : quatre ou cinq jours avant la nouvelle lune, quand la lune a des cornes brillantes, la limite entre l'ombre et la lumière n'est pas du tout une ligne uniforme, comme sur une sphère parfaite, mais au contraire elle est accidentée, irrégulière et pleine de zigzags ». Lorsque nous regardons la lune à travers un télescope ou une lunette, nous avons été prévenu : tu verras les vallées, les montagnes, les plaines..., et nous voyons en effet ces reliefs lunaires. Galilée observe à travers sa lunette. Il a confiance en ses perceptions. Dans toute activité scientifique, nous observons aussi exactement que possible les phénomènes. S'appuyant sur ses observations, Galilée les confronte les unes aux autres, essayant de comprendre comment le relief lunaire est organisé. Il observe ET il pense. Les deux activités vont de pair. La méthode qui lie inséparablement les observations et la pensée se trouve à la base de toutes nos sciences. Elle implique au moins deux présupposés majeurs :

- a) La faculté de penser a trait à une réalité objective, indépendante de ce qui se passe dans notre subjectivité et intersubjectivité.
- b) La faculté de perception sensible permet d'observer les choses réelles et ne se ramène pas à n'être que de la subjectivité.

Or la thèse que nous examinons s'établit sur deux préjugés :

- a) C'est le cerveau qui produit la pensée.
- b) Les contenus de nos perceptions n'ont rien à voir avec ce que nous appelons communément la réalité.

Ad a : Si la pensée est produite par le cerveau, que valent nos lois scientifiques, comme par exemple la loi d'Ohm ? Nous ne doutons pas qu'elle est objective, indépendante de notre cerveau. C'est une pensée, Dès lors, celui qui croit que la pensée est une production du cerveau doit admettre que la loi d'Ohm est une production de son cerveau. Il devient urgent qu'il s'interroge sur les liens entre le monde et les idées qu'il s'en fait.

Les trois concepts de différence de potentiel, de résistance et de courant électrique sont liés par une relation, la loi d'Ohm. Comment ces concepts et cette loi ont-ils quelque chose à faire avec le phénomène du passage du courant à travers une résistance, si c'est mon cerveau qui produit le contenu des concepts et la loi ? La loi nous paraît être inséparable du phénomène, sans quoi elle perd toute valeur d'objectivité. Quant au cerveau, pour être un phénomène qui s'étudie objectivement, il doit pouvoir être abordé, comme tout autre objet de connaissance scientifique, librement, dans une *intention d'objectivité*. Mais, si la pensée se considère produite par le cerveau, de quelle manière son intention d'objectivité, sa volonté de fournir l'effort de penser le plus objectivement possible les phénomènes, ont-elles encore une place ? Le cerveau aurait-il des intentions et, qui plus est, des intentions d'objectivité ? A ce titre, il ne serait plus du tout la réalité physico-chimique, objet de nombreuses spécialisations scientifiques. Dépourvu d'intention, de tout ce qui se rapprocherait d'un vouloir, le cerveau est une réalité physico-chimique hautement complexe avec ses cent milliards environ de neurones et ses mille milliards environ de synapses. Il n'a pas d'intention d'objectivité. Il ne peut donc se considérer face à des phénomènes qu'il cherche à étudier le plus objectivement possible. En conséquence, il ne pense pas. A moins de réduire les mots à des sons qui éveillent confusément quelque chose, le mot pensée ne s'entend guère sans l'intervention de la volonté d'élaborer activement des relations entre les idées dont on prend conscience. La

difficulté, quand on souligne ce caractère de la pensée, est qu'en général un grand nombre de gens se satisfont de mots dont le son leur est connu et leur rappelle vaguement quelque chose. Ils tiennent pour une explication le sentiment que ces mots suscitent en eux et croient qu'ils ont une idée.

Dans la phrase « je pense que c'est mon cerveau qui pense » le verbe penser perd toute signification. Il ne veut plus rien dire. En outre, l'on ne sait trop qui est ce *je* ni qui est le possesseur désigné par *mon*. De *qui* est le cerveau, si le sujet pensant n'est qu'un fantôme dans la machine ?

Cela étant, le plus matérialiste des matérialistes exprime sa doctrine en pensées. Il a confiance en sa pensée ! Ce monde des pensées, des lois scientifiques, des concepts, se comporte selon ses propres lois, celles de la logique. Ce monde se déploie dans la conscience pensante de l'homme. Si nous ne l'acceptons pas, le qualifions d'illusoire, nous mettons en doute notre faculté de penser, de relier de manière cohérente et objective nos observations, nos concepts et nos lois. Le matérialiste qui clame si fort sa position ne s'aperçoit pas qu'il l'invalidé. Un peu de sens critique le libérerait de son idéologie.

Ad 2 : Le second préjugé affirme que nos perceptions sensorielles sont purement subjectives. Ce préjugé, comme le précédent, se rencontre, sous des formes plus ou moins tempérées, dans la vulgarisation scientifique et dans les médias ordinaires. Cette conception si fréquente est néanmoins contradictoire : toutes les expériences, les observations, les déductions, les mesures, etc., faites dans l'étude du système neurosensoriel, le sont en ayant confiance à notre faculté de penser et à notre faculté de percevoir par nos sens. La confiance en ces deux facultés apparaît dans toute étude scientifique. Une théorie scientifique, pour être valable, doit recevoir la confirmation de l'expérience en relation avec des perceptions sensorielles. Si ces dernières sont purement subjectives, elles ne sauraient intervenir dans les observations. Mais, séparée de toute perception sensorielle, l'observation, par exemple du cerveau, serait inexistante. Alors, pourquoi ne doute-t-on pas des perceptions sensorielles en jeu dans les techniques d'imagerie cérébrale, qui servent à vérifier les théories scientifiques sur le cerveau ? L'on construit une théorie qui, pour sa validation s'appuie sur des perceptions sensorielles, auxquelles l'on fait confiance, et, au nom de cette théorie, l'on déclare que nos perceptions sensorielles sont purement subjectives. On saisit la contradiction : la subjectivité de nos perceptions sensorielles est établie en ne doutant pas de l'objectivité de nos perceptions sensorielles. En effet, lorsqu'il observe le fonctionnement par exemple de l'œil, du nerf optique, du cerveau, qu'il met en relation des phénomènes, qu'il utilise toutes sortes de moyens et d'appareils très sophistiqués, le chercheur ne doute pas de ses perceptions. Et nos réductionnistes concluent à la subjectivité de ces mêmes perceptions. Ils se fondent sur l'objectivité de nos perceptions pour en expliquer la subjectivité. Ils prennent appui sur ce qu'ils nient.

Nos perceptions ne vont pas sans la pensée qui détermine que l'objet que nous voyons là devant nous est, par exemple, un cube. L'oubli de la pensée dans la perception est le lot de ceux qui nous expliquent que nos perceptions sensorielles n'ont rien à voir avec la réalité, qu'elles sont purement subjectives. Des philosophes très médiatiques commettent cet oubli de la pensée dans la perception. Luc Ferry est l'un d'eux ; il nous propose une méthode tout à fait inefficace pour identifier les objets du monde qui nous entoure. Il écrit « ... lorsque je dis que je vois un cube , je n'aperçois jamais en vérité que trois faces de celui-ci. Ce qui est au sens strict, effectivement immanent en moi, ce sont les trois faces, non le cube comme tel, dont les six faces, qui ne peuvent être vues d'un seul coup transcendent toujours ce qui est réellement donné dans ma représentation subjective. Et pourtant cette transcendance est bien, en un autre sens, aussi en moi : je n'ai besoin d'aucune démonstration pour savoir que j'ai en face de moi un cube. Nul ne dira : je vois là trois carrés et j'en déduis que je dois avoir affaire à un

cube... ». Ma perception, affirme-t-il « contient plus que ce qu'elle contient ». Un peu plus loin, il conclut : « Il doit donc être possible de décrire la transcendance sans quitter la sphère de l'immanence »<sup>4</sup>. Dans le contexte des réflexions de Ferry, les termes d'immanence et de transcendance signifient respectivement ce qui est *en moi* et ce qui est *hors de moi*. La conclusion de Ferry peut se reformuler ainsi : Il doit donc être possible de décrire ce qui est *hors de moi* sans quitter la sphère de ce qui est *en moi*.

En fait, comment procédons-nous pour reconnaître qu'un corps est cubique ? Je vois l'objet et si je veux en connaître la forme, la pensée doit s'activer. J'expérimente, j'observe, je pense. Je dois m'assurer qu'il n'y a pas que les trois faces que je vois là, devant moi. Je change de point de vue. Il faut penser. En supposant que je parvienne de la sorte à savoir que le corps en question a six faces planes, je dois encore m'aviser que les six faces sont des carrés égaux. C'est également une pensée. Il me faut mesurer des longueurs et des angles : j'expérimente et je pense. Ou bien, comme l'enfant qui joue avec de petits cubes, à qui l'on a dit : « :ça, ce sont des cubes », je puis me contenter d'évaluer les longueurs et les angles en les observant et en pensant. Finalement, dans un acte de connaissance, j'unis en un tout observations et pensées. Sans mon activité pensante, je ne peux pas découvrir la forme cubique de cet objet que je vois là, devant moi.

Ferry oublie la pensée qu'il remplace par : « ... ma perception contient plus que ce qu'elle contient ». La pensée se passe sous silence. Son attention se dirige vers les objets, par exemple, *ce cube*, et se détourne d'elle-même d'autant plus facilement que son activité peut s'effectuer très vite, dans une rapide évaluation de la configuration de la chose perçue. Dès lors, la perception ne peut plus être comprise comme un événement qui va de pair avec la pensée, qui se passe en cette dernière. Elle se produit cependant *en moi*, mais nous ne savons plus *qui* est ce moi. Il ne reste d'autre éventualité que celle-ci : la perception est un événement qui se produit dans le cerveau. Sans quitter la sphère du cerveau, l'on doit pouvoir décrire ce qui est hors de lui, qui lui vient par les organes des sens. L'on rejoint ainsi la profession de foi de Dennett, relatée dans le préambule.

Nous soutenons que sans la pensée, l'on ne saisirait jamais que ce que nous percevons ait, comme dans l'exemple discuté, la forme d'un *cube*. De même, si Galilée avait seulement regardé la lune sans penser, il n'en aurait jamais compris le relief<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Cf. *L'homme-dieu et le sens de la vie*, Grasset & Fasquelle (1996).

<sup>5</sup> La perception *humaine* n'est ni antérieure ni extérieure aux opérations de la pensée. Celle-ci intervient "toujours déjà". Prenons une perception visuelle, cette chose que je vois là-haut sur cette montagne. *D'emblée*, je me trouve dans un jugement d'existence qui ne saurait se poser autrement que dans la perception visuelle *in actu exercito*. Tout ce que je *sais* est en puissance dans ma perception, mais il ne s'actualise qu'en fonction de la situation où je suis placé et selon mon degré de curiosité à ce moment-là pour cette chose que je vois là-haut. Supposons que ce que je vois là-haut excite ma curiosité. Sont-ce des cailloux ou des moutons ? Mon expérience me dit qu'à distance la chose n'est pas évidente. La pensée a pris du recul à l'égard du perçu pour mieux y revenir. Je prends mes jumelles et je perçois des moutons. Mon jugement qui détermine la nature de ce que je vois ne peut s'extraire, suivant même qu'il exige un arbitrage légitime, de la chose *en tant que vue*. Si critique et réflexive qu'elle soit, la pensée est intérieure à l'acte de la perception sensible. Elle lui est intérieure parce qu'elle intervient "toujours déjà" dans cette dimension qui lui appartient en propre. Par cette dimension du "corps percevant" (cf. Merleau-Ponty), la pensée prend part au monde qui, de son côté, lui est présent. La pensée jouit d'une intériorité spirituelle, comme on le voit dans la conscience qu'elle a d'elle-même, par-delà toute visée intentionnelle. Mais, dans sa condition "sur terre" et "sous le ciel", sa spiritualité n'échappe au pièges de l'imagination (confusion des désirs avec le réel) qu'en donnant aux intuitions de son vécu le statut d'un fait. Cette donation se réalise par les voies de certaines 'oeuvres d'art. Le rayonnement spontané de ces oeuvres-là constitue ce que l'on peut appeler le "fait spirituel", conjuguant à un degré d'intimité optimale le vécu spirituel de la pensée et la perception sensible. Par expérience personnelle, je vois une lumière dans certaines icônes, que je ne rencontre nulle part dans la nature. C'est une lumière autant vue par l'esprit que par les yeux. Il s'agit d'un fait spirituel.

## Conclusion

Les conceptions que nous avons du monde, nos manière de le voir, règlent ou, tout au moins, inspirent l'ensemble de nos activités, les sciences, les arts, la morale, la religion, l'économie... Elles influencent également notre façon de ressentir les êtres et les choses. A notre époque, la vision du monde la plus en vogue est matérialiste. L'on croit ainsi que c'est le cerveau qui pense. En fait, croire que c'est mon cerveau qui pense, comme l'idéologie dominante nous y incline en nous travaillant à notre insu, nous rend étrangers au monde. Chaque être humain se sent plus ou moins isolé des autres. Si tout se passe dans ma tête, comment puis-je être en communication avec le reste du monde ?

Si c'est mon cerveau qui pense, la liberté n'est qu'illusion. La responsabilité et les valeurs ne sont plus que des mots inconsistants. Il est liberticide et absurde de déclarer que c'est le cerveau qui pense, que nos perceptions sont purement subjectives. Rien, dans les études scientifiques sur le cerveau, ne nous conduit logiquement à de pareilles conclusions. Elles sont le fruit de l'idéologie matérialiste, qui empêche l'être humain d'avoir une connaissance tant soit peu réaliste de lui-même.

Nos réflexions dénoncent la théorie d'après laquelle le *nœud du monde* se déferait à mesure que l'on progresse dans la connaissance scientifique du cerveau. Ce nœud indéfectible est notre être indivisible. La science que la pensée a désertée ne saurait questionner à la façon socratique. Qu'est-ce que la piété ? Qu'est-ce que la justice ? Ces questions n'aboutissent pas à des réponses qui nous permettent de dire ce qu'est la piété ou ce qu'est la justice. Le « nœud subsiste ». Faut-il abandonner la pensée et se dire que l'on peut alors être tout aussi bien impie et injuste ? Si l'on chemine avec Socrate, on fait l'expérience que le questionnement nous rend plus pieux, plus juste. La pensée ne nous apporte aucun savoir, rien dont nous pourrions disposer. Elle nous éveille au « nœud » de l'affaire, ici, au *nœud du monde*. Il serait salutaire qu'elle puisse habiter les chercheurs en général. En traitant des rapports du cerveau et de l'esprit, l'on ne perdrait pas complètement de vue le sujet pensant, son intention d'objectivité, sa volonté de fournir l'effort exigé par la recherche scientifique. Le nœud du monde ne serait pas totalement obnubilé. Purgée de son idéologie matérialiste, la recherche ne se trouverait que plus consciente de ses propres visées.

Octobre 2004

© Pierre-Marie Pouget

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

Décembre 2004